

DISCOURS DE THIERRY WOLTON

Chère Vera Michalski,
Chers membres du jury,
Cher public,
Ma très chère famille, ici présente,

Probablement ignorez-vous que Lénine et moi avons un point commun : nul n'est parfait, n'est-ce pas ? Le troisième opus d'Une histoire mondiale du communisme, aujourd'hui honoré par votre présence à tous ici, débute par cette phrase : « Tout commence en Suisse, pays de paix et de prospérité. »

C'est le cas pour Lénine: nous sommes en 1915, la guerre fait rage en Europe quand le leader bolchevik, bien à l'abri derrière la neutralité helvétique, ne songe qu'à la révolution mondiale. A Zimmerwald, tout proche de Berne, il participe à une réunion de quelques socialistes de gauche venus de divers pays voisins en vue de mettre en place une nouvelle internationale révolutionnaire destinée à remplacer l'Internationale Ouvrière coupable à leurs yeux d'avoir failli à son devoir idéologique en laissant les partis socialistes affiliés voter les crédits de guerre dans leur parlement respectif. La seule guerre qui compte pour Lénine est la guerre de classe, tout autre conflit est de nature impérialiste. Une seconde réunion va se tenir quelques mois plus tard, toujours en Suisse, à Kiental, avec les mêmes participants plus quelques autres. Ces deux rencontres échouent à instaurer une nouvelle structure révolutionnaire. Ce rêve, Lénine le réalise après le coup d'Etat du 25 octobre 1917, une fois le pouvoir conquis en Russie. L'Internationale communiste naît à Moscou en 1919, porteuse d'espairs pour certains, de désolation à venir pour le plus grand nombre.

La Suisse est toujours une terre de paix et de prospérité et c'est aussi dans ce beau pays que tout commence pour moi. Ce prix Jan Michalski est le premier que je reçois en quarante ans de carrière d'auteur. Le premier est sans doute le plus prestigieux, pour plusieurs raisons. Tout d'abord par ce qu'il distingue, à savoir une œuvre de la littérature mondiale. Pour un auteur qui se veut citoyen du monde, qui a eu la prétention d'embrasser une histoire de dimension planétaire précisément, il ne saurait y avoir plus honorable récompense. Dieu merci il ne s'agit plus d'internationale communiste, mais d'internationale littéraire, ce qui est bien plus admirable, plus constructif, et surtout moins dévastateur. La littérature, à l'instar des autres arts, est l'un des moyens essentiels dont disposent les hommes pour dialoguer à travers leurs diversités culturelles. Ce prix est une reconnaissance de ma modeste contribution à ce grand dessein, si important pour notre monde.

Par le nom qu'il porte, ce prix est à mes yeux plus prestigieux encore. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître Jan Michalski, mais nous aurions sans nul doute trouvé bien des terrains d'entente. Pour ce que j'en sais, Jan Michalski s'est battu dans son pays d'origine, la Pologne, pour le respect des droits de l'homme, dont le droit à une culture libre, l'un des plus sacré qui soit. Ce combat, il a continué à le mener par la suite ici, auprès de Vera, son



épouse. Nous aurions pu alors nous trouver côte à côte dans quelques manifestations, pétitions, engagements divers en faveur de ces droits si chers, cette lutte étant aussi la mienne à l'époque, comme elle le reste. Ce qui ne s'est pas fait en ce temps-là se réalise donc aujourd'hui. Nous voilà associés lui et moi par la grâce de ce prix, des frères de combat en quelque sorte, et j'en suis heureux et fier.

Ce prix, enfin et surtout, m'est particulièrement cher pour ce qu'il met en valeur, cette histoire mondiale du communisme que tout le monde croit connaître mais dont personne, ou si peu, ne veut se souvenir tant la mauvaise conscience est grande à son sujet. Le communisme est un cas unique dans l'histoire de l'humanité par la rapidité de sa propagation, et par son lot de souffrances engendrées en un temps si court à une échelle si grande. Ce malheur peine aujourd'hui à être connu, reconnu, tant les responsabilités sont universelles, des donneurs d'ordre aux exécuteurs, de la cécité volontaire des témoins à l'indifférence du plus grand nombre. Par le rayonnement qu'il offre à l'œuvre couronnée, ce prix Jan Michalski doit permettre, je l'espère, de briser un peu plus le silence « sépulturel », si l'on peut dire, qui recouvre cette page noire, ou plutôt rouge, de notre histoire.

Les crimes de masse ne sont pas l'apanage des régimes communistes, il y en eut avant et après eux, et nul doute que l'avenir nous en réserve d'autres, malheureusement. Ce forfait-là se distingue toutefois par la nature même du crime perpétré dans une guerre civile permanente livrée par les pouvoirs, les partis-Etats, à leur propre peuple. Il n'y a pas d'équivalent d'un tel massacre décidé d'en haut pour imposer par la violence à des citoyens une idéologie dans un contexte de paix, c'est-à-dire sans menace extérieure pour justifier cette terreur. Le communisme a ainsi fait plus de morts au XX^e siècle que les deux guerres mondiales qui ont ensanglanté notre planète en cette funeste époque.

Je pense en ce moment précis à ces innombrables victimes du communisme auxquelles mes trois ouvrages sont dédiés. Des victimes mortes plusieurs fois, de l'injustice inique dont ils ont été l'objet, de l'approbation qui a accompagné leur triste sort, de l'amnésie qui recouvre aujourd'hui leur calvaire. Je songe surtout, parmi elles, à ces dizaines de millions de paysans sacrifiés sur l'autel d'un prétendu progrès magnifié, morts dans les affreuses souffrances de la faim, et aujourd'hui tombés dans le trou noir de la mémoire universelle. Ces enfants, ces femmes, ces hommes sont des victimes plus anonymes encore que les autres, privés jusqu'au droit d'avoir une reconnaissance *post mortem*.

Pardonnez-moi d'être aussi sinistre en ce jour de joie, mais n'est-il pas de notre devoir d'humain de ne pas oublier cela aussi ? Ces morts ne revivront pas, certes, tout au moins peut-on leur offrir par la mémoire qu'on en garde le fragment d'éternité dont on les a jusqu'à présent privés.

Je vous remercie.
Thierry Wolton